



Littérature Critiques

Avec « Yougoslave », Thierry Beinstingel traverse deux siècles et l'Europe, cherchant à se raconter dans le cœur résonnant d'une longue généalogie

Une saga de gens simples

FABRICE GABRIEL

Le nouveau roman de Thierry Beinstingel aurait pu commencer à la page 487, soit au début de sa sixième et dernière partie, au moment où naît son auteur, en août 1958. *Yougoslave* est en effet un drôle de livre : une sorte d'autobiographie retardée, qui prend le temps de la grande histoire pour y inscrire une destinée individuelle et jouer de l'écart entre ce « je » qui s'invite presque modestement dans le paysage d'une Europe mouvante et la vaste fresque ouverte en 1791 avec la mort de Mozart. C'est là, précisément, ce qui intrigue et intéresse dans ce défi narratif : comment placer sa voix – et se dire, soi, dans le cœur résonnant d'une longue généalogie – au milieu du brouhaha mitteleuropéen d'une saga courant de l'Autriche du XVIII^e siècle jusqu'à la France d'aujourd'hui, en passant par Sarajevo et le Berlin de 1945...

Un enfant souabe

Yougoslave est donc un roman des origines, qui prend la peine d'une lente traversée géographique et peut faire penser, dans un registre évidemment différent, à *Danube*, de Claudio Magris (Gallimard, 1988) : comme chez le maître triestin, une carte donne en préambule le programme d'un parcours qui sera d'abord spatial, suivant le cours d'un fleuve-

symbole pour évoquer l'histoire, assez sinieuse, d'une famille.

C'est d'un certain « Franz », aïeul de l'auteur, qu'il s'agira d'abord : un enfant souabe au bord de l'eau, à une centaine de kilomètres de Vienne, comme au début d'un conte qui va prendre de l'ampleur et réinventera dans son flux le destin d'une ascendance complexe, dont l'évocation peut aussi se mêler de fiction. Beinstingel annonce ainsi clairement son projet : « Nous pouvons commencer à voir l'espace, le ciel, le sol, à mettre des mots sur chaque chose, à former des phrases hésitantes, des paragraphes hachés, des chapitres ponctués de silence : il faut combler le vide de Mozart. »

L'ambition est haute, et elle est tenue, moins musicalement peut-être que par l'effet, presque l'effort, d'une prose qui accepte avec une sorte d'enthousiasme méticuleux les codes traditionnels du roman historique, où se succèdent les générations et les dates, sur un fond de décor qui voit passer nuits et naissances, villes et voyages : entre l'intime et l'épique, on avance. Et on est pris, il faut le dire, dans le mouvement d'un roman si précisément documenté, dont les séquences désignent autant de scènes emboîtées d'une aventure individuelle et collective.

Les séismes passés

De son arrière-arrière-arrière-grand-père Franz à son père le

Bosniaque et « très beau » Léo, qui entre après-guerre « dans le néant d'une France qu'il ne connaît pas », l'auteur ne fait pas que retracer l'histoire de sa famille, comme s'y essaient volontiers les scribes et généalogistes amateurs : évoquant par exemple l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand en 1914 à Sarajevo, qui voit le XX^e siècle vaciller sur ses gonds, Beinstingel note qu'« il est donc envisageable de penser que Georges et Eva, respectivement mon grand-père et ma grand-mère (...), se soient retrouvés dans cette même ville de Sarajevo, ce dimanche 28 juin 1914, deux enfants de 11 et 8 ans, déjà assemblés dans la "suite incohérente de hasards" qui forma leur petite histoire, et qui désigne aussi la grande histoire, selon l'expression de Tolstoï dans *La Guerre et la Paix* [1865-1869]. »

Ce faisant, et sous l'égide de Tolstoï qui revient – avec *Les Misérables*, de Victor Hugo (1862) – comme une sorte de leitmotiv tout au long du récit, l'écrivain met en scène, littéralement, les séismes passés pour en faire ressentir les ondes présentes, dans la violence prolongée d'une histoire qui est celle aussi des migrations, des exils, des arrachements : tout cela, semble-t-il nous dire, coule aussi dans ses veines.

En ce sens, *Yougoslave* n'est pas à proprement parler un livre (géo)politique, même si son titre suggère l'évidente conscience d'une Europe bouleversée, mais il



pourra se lire malgré tout comme la saga de gens simples, selon leur définition sociale, qui subirent les chaos de leur temps et les affrontèrent souvent avec le courage de personnages de roman, ceux que la postérité retient, parce qu'ils sont dans des livres qu'on n'oublie pas. Thierry Beinstingel, qui raconte être le premier de sa famille à avoir obtenu le baccalauréat, remplit d'une certaine façon cette mission mémorielle, avec une forme de pudeur, en particulier dans les dernières pages, qui donne une vraie noblesse à son entreprise. ■

YUGOSLAVE,
de Thierry Beinstingel,
Fayard, 560 p., 24 €, numérique 17 €.

EXTRAIT

« Georg, Georga, Georgu, Duro, Gjuro, Dino, Dinom, Juraj : quelques-unes des calligraphies figurant sur des papiers militaires, registres de mariages, extraits de naissance, demande de retraite, titres de propriété ; appellations consignées, reprises, griffonnées, déclinées par d'obscurs employés, plus ou moins zélés, plus ou moins hésitants, parfois suspicieux, rassurés d'une mention "traduction certifiée conforme" : toute vie n'est jamais qu'incertitude, tremblement, inconstance, jusqu'à ce que l'on décide de graver une fois pour toutes un ultime prénom dans le marbre ; généralement, il est trop tard, le récipiendaire ne l'entend plus. Celui qui demeure inscrit dans un cri d'éternité, lettres dorées sur fond noir, cimetière dans l'ombre d'une minuscule église de l'est de la France, s'appelle Georges, et la première date mentionne 1903. »

YUGOSLAVE, PAGE 245



A Sarajevo, vers 1910. PAUL POPPER/POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES